

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 38 (1900)
Heft: 19

Artikel: Le vrai morilleur jurassien
Autor: Jonas
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198155>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

yeux. Avec ça, pas de barbe, quelques poils dans une chair blême, fade. Mauvaise figure.

« Catissou l'avait regardé bien en face, ce gail-lard-là, et, à présent, lui tenant la main, une main qui me parut énorme dans la petite main de la femme, elle semblait se cramponner à lui comme si toute sa vie, à elle, était suspendue au bras qui sortait de la manche bleue.

« Il me passa un frisson dans le dos et je me dis : « C'est l'individu ! Elle le tient ! »

« Oui, oui, elle le tenait, elle le tenait bien, allez, et pâle comme une morte, elle disait au grand gars, subitement devenu aussi blême qu'elle :

« — Dites donc, vous, est-ce que vous connaissez l'assassin de Léonard Coussac ?

« Il se recula, il essaya de dégager sa main des doigts de la femme silure. Ah ! elle n'avait pas besoin d'être électrisée, Catissou, pour faire courir une secousse sur la peau de l'homme. Il tira son bras à lui sans pouvoir l'arracher à Catherine ; il voulut la repousser et tout en disant : « Ah ! ça, êtes-vous folle ? Voulez-vous me lâcher ! » il tournait sa tête autour de lui, comme un loup ; et je vis ses yeux blancs qui avaient un air féroce, égaré, cherchant une issue... comme qui dirait la sortie.

« — Misérable gueux ! cria Catissou, qui lui enfongait ses doigts dans la chair, c'est toi, c'est toi qui as fait le coup ! C'est toi ! c'est toi !

« Et elle secouait comme un prunier le colosse tout étourdi de cette colère. Ah ! seulement, il se remit vite ! Il dégagera sa main des doigts de Catherine et, en l'air, je l'aperçus alors, cette main sinistre aux doigts égaux, cette main qui ressemblait à une arraignée énorme et pattue. Il en donna un coup sur les épaules de Catherine qui s'affaissa, abattue, sur les deux genoux et il se tourna, comme un sanglier forcé, vers la sortie.

« Tout le monde se sauvait. Ce tas de gens avait peur.

« L'homme allait sauter, poussant le monde devant lui par les reins, lorsque je me plantai droit en face, par un quart de conversion. Il eut un sale regard en voyant mon képi et mes aiguillettes blanches. Il les avait aperçus tout à l'heure ; mais pas comme ça, dans l'exercice de mes fonctions.

« Il avait la tête de plus que moi, je levai les bras et je le saisis brusquement par le haut de sa blouse : « — Au nom de la loi je vous arrête !

« Pour toute réponse il m'envoya, le gredin, un coup de genou dans le ventre et j'aurais été rouler à dix pas de là, je crois, si je n'avais pas eu la présence de Catissou pour tripler mes forces. Je me moquais bien du coup de genou ! Je tenais l'homme, je le tirais, je le traînais. Je ne le lâchais pas. On m'aurait coupé le poignet pour me le faire lâcher. Et lui, me donnant des coups de mâchoire dans la tête, essayait de m'étourdir ou de me casser le crâne ! Tout à coup, — j'en ai encore la cicatrice, — vlan ! il m'enfonça un couteau dans le cou, là, à l'endroit même où le père Coussac avait été frappé... Une habitude à ce gredin-là, faut croire !

Il comptait me tuer ; mais le collet de mon uniforme pare la chose à peu près et la fame du couteau, — un couteau de Nontron à manche jaune, — coupe le collet net et ne me fait à moi qu'une entaille... Alors ma main s'abat sur le poignet de ce bras qui tient le couteau, et je le maintiens, ce bras-là, au-dessus de ma tête, me disant que s'il retombe sur moi une seconde fois, c'est fini ! Flambé, le gendarme ! Et je le voyais, ce couteau-là, en l'air, comme l'épée de cet autre, Damoclès... et sur le manche du couteau, les quatre gros doigts égaux de cette main qui avait fait reconnaître à Catherine Coussac l'assassin de son père.

« Combien ça dura, cette bataille-là où mon sang barbouillait la face du gredin, si bien que je croyais l'avoir blessé, ça dut être long ; mais ça me parut plus long encore. Je sentais que je perdais de ma force, que j'allais lâcher le bras et que le couteau... dame ! le couteau... Tout à coup, ce propre-à-rien-là poussa un cri, ah ! mais un cri sauvage... un cri de cochon qu'on égorge, il bondit, moi le tenant toujours, ah ! mais ! Puis, comme pour se dégager de quelque chien qui l'eût mordu aux mollets, il recula et recula si vite que son grand corps butta et que, m'entraînant, lui dessous, moi dessus, il tomba à terre.

« Sous lui quelque chose s'agitait ou plutôt se cramponnait et lui avait arraché ce cri. C'était la mère Coussac qui l'avait pris aux jambes et le mordait et le mangeait pour qu'il lâchât prise.

« Et nous nous tordions par terre, comme des

vers. Mais cette fois ce ne fut pas long ! Catherine était debout, elle m'aidait à maintenir le bras armé, ou plutôt elle lui arrachait le couteau et, par le cou, de ma main droite, je tenais l'homme et le serrais à l'étouffer. Et puis, dame ! on accourait au bruit. Le maréchal-des-logis Bugeaud arrivait avec un camarade... On m'aidait à maintenir le gredin ; on le soulevait, on le traînait, on lui mettait les menottes et on le poussait et le portait à travers la foule qui maintenant, le voyant pris, voulait l'écharper, — sans savoir, — cette brave foule qui tout à l'heure en avait la peur.

« Il était d'ailleurs temps qu'on arrivât. Ouf ! Je n'en pouvais plus. Je m'en allais, je m'en allais... Et, — c'est bête comme un chou pour un gendarme, — je m'évanouis, ma foi, en perdant mon sang. Mais j'avais la sensation que des bras blancs me soutenaient et, au lieu du couteau de Nontron, là, au-dessus de ma tête, j'apercevais maintenant, comme dans un brouillard, les grands beaux yeux de Catherine qui me souriaient. »

« Voilà, d'ailleurs, comment un cop de couteau fut cause d'un bon mariage où il n'a jamais été question de coups de canif. Ma blessure guérit, je n'ai pas besoin de vous le dire, puisque me voilà ; mais elle guérit deux fois plus vite parce que ce fut Catissou qui la soigna. Elle devenait une sœur de charité, la femme silure, et quand je fus sur pied : « Tope là ! qu'elle me dit. Vous me plaisez, je vous plais, et je vous jure d'être une brave femme ! » La grand-maman Coussac, qui dort maintenant à Louvat, vivait encore ! Le mariage de Catherine fut sa dernière joie, pauvre bonne vieille ! Je me trompe : sa dernière joie fut le jugement de la canaille qui avait tué le maître maçon.

« C'était un gâcheur de plâtre, un nommé Marsaloux, de la Souterraine, dans la Creuse, — un député de la Creuse, comme on dit, — et qui, s'étant présenté chez M. Sabourdy pour travailler, y avait entendu parler de l'argent confié par le patron à Léonard Coussac et alors, excité par la chose, s'était dit : « Tiens, il y a un coup à faire ! » Et il l'avait fait ! Tout seul Pas de complice. Un paresseux, avec du poil dans la main, mais un énergique. Après le meurtre, il avait gagné Paris et là, il avait fait la vie avec des filles ; puis il était revenu à Guéret ; puis à Limoges, l'argent mangé, cherchant de l'ouvrage. Quel ouvrage ? Tous les ouvrages, même du rouge. Il se défendait à peine devant la cour d'assises. Il semblait dire comme ça : « Vous m'avez pris, allez-y ! Tant pis pour moi. » On le condamna à mort. Il avait avant ça essayé de s'assommer en se cognant la tête contre la muraille, dans sa prison et en disant : « C'est égal, le bourreau ne m'aura pas. » Le bourreau l'eut tout de même. Je ne m'attendrais pas beaucoup, moi, sur ces messieurs-là. Ils ne nous ratent pas eux ! La main de celui-là, sa fameuse main, qui rappelle ce qu'on m'a dit de celle de Troppmann, est conservée dans un bocal plein d'esprit-de-vin à l'Ecole de médecine. Vous pourrez la voir. Elle en vaut la peine.

« A l'audience, — ce n'est pas pour me vanter, — le président m'avait félicité. Je dis ça parce que c'est vrai. Mais je n'avais plus besoin de ces félicitations-là, je n'avais plus besoin de rien : j'avais Catissou. Le jour de la noce, pourtant, mon capitaine mit dans la corbeille (on dit la corbeille, mais nous n'avions pas de corbeille) mes galons de brigadier. Ça, par exemple, ça me fit plaisir.

« Et depuis ce temps-là, si vous voulez voir un homme heureux, regardez-moi : en voilà un ! On a fait des propositions à Catissou pour l'engager dans des cirques comme femme silure. Jusqu'en Australie, qu'on a demandé si elle voudrait rentrer au théâtre. Les journaux avaient parlé de son histoire et ça montait la tête aux directeurs de cirque, vous comprenez. Quand on lui parle de ça, à Catissou, elle se met à rire. Femme silure ! Allons donc, elle a bien autre chose à faire. Elle a les marmots à laver, mes épaulettes à blanchir, la basse-cour à surveiller et la maison à faire marcher. Et tout ça marche au doigt et à l'œil, les moutards, les poulets, les canards... et le brigadier avec ! Non, non, Catissou n'est plus artiste ; mais saperlotte, si jamais il se commettait un crime dont on ne trouverait point le coupable en Limousin, je suppose ; — Ah ! *fè dé Di !* je me ferais plus à elle qu'à tous nos limiers de police. Elle a les yeux fins, Catissou, et n'a pas froid à ces yeux-là ! »

Le brigadier fit tomber sur l'ongle de son pouce gauche la cendre chaude de sa pipe et se préparait

à bourrer encore la camarade lorsque, belle et gaie, enveloppée d'un chaud rayon du soleil couchant, Catherine Tharaud revint avec ses bras nus, s'accouder à la fenêtre, dans l'encadrement de la glycine, et la voix allègre, avec un beau rire :

— Allons, Martial, le *clafoutis* sort du four, la *bréjeau* fume. Appelle les petits !

Martial Tharaud se leva, fit un cornet de ses deux mains et cria, de loin, aux joueurs de pique romme :

— Ohé, là-bas, *gamins* !... A la soupe, mauvaise troupe.

Et comme les gamins accouraient, humant déjà l'odeur de soupe aux choux et de cerises cuites, le brigadier prenant son aîné entre ses jambes, dans les plis de son pantalon bleu à ganse noire et poussant devant lui les autres, ôta son képi bleu, galonné de blanc, nous salua et, gaîment, s'en alla goûter à la fois à la soupe chaude et au baiser frais de Catissou.

Au bout de la rue, un sabotier bridait des sabots en chantant la vieille chanson :

Vive Limoge,
Pour ses beaux cavaliers.
L'amour y loge

Sous les grands châtaigniers.

Et le soleil couchant envoyait son dernier rayon au drapeau de ferblanc du bon gendarme.

FIN

Le vrai morilleur jurassien.

On nous écrit du Val-de-Travers :

Que c'est drôle ! je rentre ce soir après une tournée de morilles et je trouve dans ma boîte aux lettres, mon cher *Conteur*, que je reçois régulièrement depuis 25 ans et duquel je me flatte d'être bientôt un des plus vieux abonnés.

Or donc, je reviens des morilles et je lis avec un plaisir « professionnel » votre article de ce jour sur le sujet qui m'intéresse à un haut degré, soyez-en sûr.

Chez nous, dans notre Val-de-Travers, nous sommes « morilleurs » depuis bien longtemps de père en fils. — Savez-vous, vous autres de la plaine, savez-vous ce que c'est que d'aller « aux morilles » ? Non ! — Je ne parle pas, notez-le bien (et demandez à vos amis les « Combiers », ils vous en diront quelque chose), de ces cueillettes faciles qui ont lieu dans le bois voisin ou dans la cour et dans le pré de la ferme prochaine et dont le résultat se traduit par un nombre plus ou moins important d'exemplaires aux teintes blanches ou jaunes. Non, je ne parle pas de cela ; je veux vous dire ce que c'est que le vrai morilleur, le chasseur de morilles, des vraies morilles du Jura, des morilles authentiques qui croissent sous les grands sapins et à une altitude variant de 800 à 1700 mètres.

Premièrement je vous dirai que, dans ces parages, vous trouvez la morille idéale, la morille au parfum exquis, la morille noire des sapins, celle qui n'a qu'une vague parenté, une vague ressemblance avec sa congénère de la plaine. Cette variété à nulle autre comparable est réellement quelque chose de délicieux, et celui qui a la chance d'en goûter une fois reste hanté par l'idée de recommencer et d'avoir encore quelquefois dans sa vie le bonheur d'y revenir.

Les différentes recettes de cuisine pour préparer ce mets extraordinaire nous laissent, nous autres montagnards, un peu indifférents.

Notre morille du haut Jura est si bonne, si succulente, si délicieusement parfumée, que ce serait dommage d'en gâter le goût « sui generis » avec une profanation de citron, muscade, etc. Un peu de sel et de poivre et un verre de bon vin blanc vaudois ou neuchâtelois, cela suffit.

Essayez une fois, mes amis.

Voilà la question gastronomique entendue. Maintenant, voulez-vous, chers lecteurs, sa-

voir ce que c'est que la chasse aux morilles dans notre Jura ?

Le vrai morilleur est habituellement un brave ouvrier horloger qui, tout l'hiver durant, est resté dans sa vallée au milieu des neiges, en contact continu avec les difficultés de la circulation et des communications avec la haute montagne. Il a gardé dans son cœur le culte du souvenir; il se rappelle que, l'an passé vers le milieu d'avril, il est allé, en compagnie d'un ami, voir le « Sapin au vieux Bîteau » ou bien la « Place à Larius » ou bien encore le « Crêt à la Mercière », et, lorsque les premiers effluves printaniers lui annoncent le renouveau, son cœur de « morilleur » bondit. Alors il s'élance vers ces hauteurs qui lui rappellent tant de chers souvenirs; il part de grand matin, il désire arriver le premier sur la crête de la montagne, là où il pense trouver les morilles auxquelles il a rêvé souventes fois l'hiver dernier; il s'arrête à mi-côte; il croit avoir entendu une voix humaine répétée par l'écho des forêts, son visage exprime un peu d'anxiété. Sapristi! est-ce que Martin ou le Bleu (de terribles ceux-là) viendraient me couper l'herbe sous les pieds ? Si ce n'était que Jonas ce ne serait rien. Mais non ! Je me suis trompé. Allons de l'avant !

Alors vous le verrez ce brave garçon, vous le verrez se mettre à genoux, « à la bonne place »; vous le verrez chercher ses chères morilles comme celui qui chercherait une épingle dans un tas de foin; vous verrez sa figure s'épanouir lorsqu'il apercevra sa « première de l'année ». Vous le verrez la cueillir avec amour, avec respect; vous le verrez enfin dans une adoration muette et sublime rendre grâce au Créateur de toutes choses en général, et des morilles en particulier.

Voilà le portrait du vrai morilleur jurassien.
JONAS.

A Montreux, les 19 et 20 mai.

Le voici ! Le voici enfin, le prince charmant, toujours si impatiemment attendu des Montreuysiens et dont la venue donne le signal des réjouissances printanières.

Aux Avants, sur les pentes du Kubly et du mont Sonchaux, partout enfin autour de Montreux, les vertes prairies sont piquées de corolles blanches et embaumées, cartes de visite annonçant la prochaine arrivée du prince Narcisse.

En bas, sur la place de la Rouvenaz, on travaille activement aux préparatifs de la réception. Chaque année, elle est plus brillante et attire un nombre toujours grandissant de visiteurs.

Les bambins blancs et roses, qui composeront le cortège du joyeux prince, sont prêts et brûlent d'impatience d'entrer en scène. On dit merveilles des chants et des ballets. On dit que le défilé des équipages enguirlandés et la bataille de fleurs promettent aux visiteurs plus d'une attraction nouvelle. On dit, on dit que c'est la **Fête des Narcisses**, enfin, et que, en dépit de tout ce qu'en pourraient penser le baromètre et M. Capré, lui-même, nous aurons un soleil radieux samedi et dimanche prochains.

S'il n'en est point ainsi, c'est vraiment à douter de tout !

Le programme illustré, donnant l'analyse du scénario, le texte des rondes et chœurs, est en vente, au bureau du *Conteur*. — Envoi franco, contre 35 centimes, en timbres-poste.

A propos de la représentation de *Guillaume Tell*, opéra en 3 actes, donné à la Tour-de-Peilz, en 1804, et dont nous avons publié le programme samedi dernier, M. Philippe Godet a eu l'amabilité de nous communiquer les curieux renseignements qui suivent :

Neuchâtel, ce 5 mai 1900.

Cher Monsieur,

Le *Guillaume Tell* représenté à la Tour-de-Peilz, en 1804, n'est pas une œuvre inconnue.

C'est un drame en 3 actes, en prose et en vers, qui a pour auteur le bon Sedaine.

La musique est, comme l'indique le programme de 1804, de Grétry.

Cette pièce fut représentée pour la première fois en pleine révolution française, au mois de mars 1791, sur le « ci-devant » Théâtre italien. J'en ai le texte sous les yeux. La liste des personnages contient les indications suivantes, que je reproduis textuellement :

Guillaume Tell. Melktal père et fils. La femme Tell. Marie, fille de Tell. Guesler. Surlemann, etc...

En tête d'une des scènes figure cette indication des personnages; qui a l'air d'un jeu de mots bouffon : *Tell père, Tell fils*.

Parmi les lieux voisins de la scène, sont mentionnés « les rochers de Mellerie » (sic), dont la *Nouvelle Héloïse* avait révélé l'existence à Sedaine.

A l'acte III, au moment où triomphe l'insurrection dont Tell est le chef, les confédérés allument des feux sur les sommets d'*Angrelie*, du *Caput-Jura* et du *Cap-Morne*. Ces noms peu connus me laissent un peu rêveur...

La pièce se termine par la *Marseillaise*, ce qui ne paraît pas plus étrange que la romance que chante Guillaume Tell au premier acte :

Noisette, noisette,

Non, je ne veux point te cueillir

Sous la coudrette;

Je n'en ai pas le loisir...

Tout ce drame est à mourir de rire. Le bon Sedaine ne cherchait point cet effet-là, mais il l'a parfaitement atteint. Qu'en pensait-on à la Tour en 1804 ?

Je vous assure, cher Monsieur, de mes sentiments les plus dévoués et sympathiques.

Philippe GODET.

Livraison de mai de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE: Les exploits du guide Zurbriggen, par Aug. Glardon. — En plein air. Les bûcherons, par T. Combe. — Journaux et journalistes, par Alb. Bonnard. — Un roman historique aux Etats-Unis, par Mary Bigot. — A travers l'exposition universelle, par H. de Varigny. — L'opinion publique et la guerre africaine, par Ed. Tallichet. — La princesse Désirée, par Clementia Black. — Chroniques parisiennes, allemandes, anglaises, russes, suisses, scientifiques, politiques. — Bulletin littéraire et bibliographique. — Bureau, place de la Louve, 1, Lausanne.

La fin du mouchoir de poche.

Encore un vieil usage qui file, file, file et disparaît. Bientôt, l'usage de se moucher avec un mouchoir de toile aura vécu, au dire du *Petit Parisien*.

« Placés dans l'alternative de se servir de leurs mains ou de recourir à l'emploi d'un linge, les Chinois et les Japonais ont imaginé un biais heureux que nous sommes en train de leur emprunter. Ce biais consiste dans l'usage de petits carrés de papier de soie, pareils à nos papiers à cigarettes, mais plus larges, et dont tout bon Oriental possède sur lui un cahier. Quand il lui prend envie de se moucher, il détache une feuille de son cahier, s'en sert et la jette ensuite.

Le procédé est fort commode, comme on voit. C'est ce que se sont dit les Anglais. Le fait est qu'il vient de s'installer à Londres et à Dublin deux grands magasins tenus par des Japonais, où l'on débite des mouchoirs en papier de soie. Il paraît que ces magasins font d'excellentes affaires et que la *gentry* britannique presque tout entière, à d'ores et déjà, renonce aux mouchoirs en toile pour adopter les petits carrés de papier de soie en usage dans tout l'extrême Orient. L'avantage des dits carrés, c'est qu'il ne coûte pas cher et qu'ils ne nécessitent aucune lessive.

Nul doute que, d'Angleterre, la mode ne s'en répande prochainement en France et dans tout le reste de l'Europe. C'est la fin du mouchoir de poche. Il aura duré exactement quatre siècles.

Il n'y a qu'une chose qui me gêne dans la nouvelle mode : que deviendront tous ces petits bouts de papier qu'on jettera après s'en être servi ? J'imagine que leur tas ne laissera pas d'encombrer les

chaussées. L'unique remède au mal serait d'imiter encore ici les Orientaux et, quand on se sera servi de ces petits carrés de soie, de les rouler en boule avant de les jeter. Ce ne sera pas beaucoup plus propre, mais ça tiendra moins de place. »

Boutade.

Un important négociant de Carpentras, écrivant à un client, termine ainsi sa lettre :

« ... Croyez, cher monsieur, que je m'occuperai de l'affaire avec la plus grande diligence. »

— Ce n'est pas cela, dit-il, en se relisant : voyons, soyons de notre siècle.

Il raye le dernier mot et met :

« Avec la plus grande automobile ! »

Un colonel vient d'être promu au grade de général et, à cette occasion, il donne un banquet à son régiment.

Adressant la parole aux soldats, avant de commencer à manger.

— Allons, mes enfants, leur dit-il, attaquez et traitez-moi ce festin comme si c'était l'ennemi.

A la fin du dîner, il surprend le fusilier Pitou mettant de côté quelques bouteilles de champagne dans son sac. Le colonel, en fureur, lui demande ce qu'il fait là.

— J'obéis à vos ordres, mon colonel.

— Comment cela ?

— Oui, vous nous avez dit de traiter le repas comme l'ennemi. Eh bien ! à la guerre, les ennemis que nous ne tuons pas, nous les faisons prisonniers.

Le colonel rit et fut désarmé.

De l'inépuisable Berlioz :

— Oui, mon vieux, lui dit un camarade d'enfance, je suis ton aîné : j'ai six mois de plus que toi.

— Alors, c'est que tu les as eus depuis, car je me rappelle très bien qu'autrefois nous avions juste le même âge !

— Garçon ! combien mon dîner ?

— Neuf francs, monsieur.

— Mais c'est un vol !... Apportez-moi l'addition.

Le garçon part et revient immédiatement; le dineur vérifie et ajoute :

— C'est juste ! l'addition est la preuve de la soustraction.

THÉÂTRE. — C'était bien vraiment, ainsi que l'annonçait l'affiche, une représentation de gala, que celle de jeudi. Songez donc, *Mmes Cocycle* et *Sully*, et dans *La Fille de Mme Angot*, encore. La musique de Lecoq ne vieillit point; maintes fois elle a provoqué les applaudissements, les rappels d'une salle bondée comme aux plus beaux jours. — Mme Cocycle nous quitte, mais *Mlle Sully* nous reste et jouera demain, dimanche, *Myss Helyett*. C'est le rôle dans lequel elle a débuté mardi dernier et qui lui valut une véritable ovation. — Rideau à 8 heures.

La rédaction : L. MONNET et V. FAVRAT.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

CARTES DE VISITE

FAIRE-PART NAISSANCE, MARIAGE, DÉCÈS

Prompte livraison.

Le docteur HERMANN, d'Athènes (Grèce), écrit : « Les Pilules hématogènes du docteur Vindevogel m'ont toujours pleinement satisfait. Ce reconstituant est le plus efficace de tous ceux qui m'ont été soumis pour combattre avec certitude les divers cas d'anémie, de faiblesse et d'épuisement. »

125 pilules à fr. 4.50. — Dépôt dans toute pharmacie.

Lausanne. — Imprimerie Guilleud-Howard.